

# Rachab. Une vie sur «la ligne de démarcation»

*Cette figure mineure, dans le grand panorama biblique, inspire à l'auteur une réflexion personnelle intéressante. La référence constante au monde hébraïque, où la parole "histoire" est féminin pluriel. Le renvoi à Adam et surtout à Eve. La protagoniste, même avec ses ambigüités, est une femme généreuse. Le sens de son nom qui semble contenir sa vicissitude. Être femme sur « la ligne de démarcation » signifie permettre que le "dedans" et le "dehors" se rencontrent pour élargir l'espace d'amour de son cœur.*

Pendant des années, la figure de **Rachab**, telle que racontée dans le livre de Josué 2,1-21, est demeurée en moi comme en noyau, taciturne embryon. Ce qui suit n'est pas une analyse exégétique ni un commentaire théologique du texte, mais c'est simplement le fruit de plusieurs rencontres, autour du texte, avec des amis, qui eux aussi y ont apporté leur contribution sans aucune autre compétence que le privilège du contact direct avec le texte, à travers la langue hébraïque. Et donc un essai de partage de ma rencontre personnelle avec une dame, Rachab, qui vit, guidée par l'instinct, à partir d'une intuition, de sentiment, peut-être, de curiosité et de doutes tenaces. Tout simplement. En hébreu, l'histoire est féminin pluriel. *Toledot* signifie «générations», c'est à dire qu'il s'ensuit le fait de naître et de mourir. Entre un verbe et l'autre, il y a la vie. L'histoire vient du sein de la femme, elle débute avec un spasme de travail et un

homme qui «débouche», qui naît au monde.

«Eve», en hébreu évoque, signifie: présent. La femme est ce qui fait naître le présent, lui donne âme et corps. L'homme, et ce, à partir du premier homme, donne un nom aux choses. Et pendant qu'Adam nomme, Eve s'ingénie à vivre, invente le temps présent: non celui extrait du nom, mais celui qui se situe entre le naître et le mourir, engendrant. Eve est plus discrète avec les paroles. Elle s'occupe de nourrir, elle n'attribue pas. Ainsi va la vie. Depuis que le monde est monde et depuis le moment non répétitif où Eve goûte et offre le fruit qui n'est pas la connaissance,

mais la soif de celle-ci.

La femme et le serpent nous font cadeau donc d'une connaissance. Une forme spéciale de connaissance. Pour cela la malédiction sur Ève est un triste mélange de douleur physique et spirituelle, de mal aux lombes et au cœur. Dix, dit la tradition hébraïque, sont les attaques que dorénavant la femme subira inexorablement dans la vie. (cf. Gen 3,16). Autant et telles seraient les gouttes de sang, que sont les menstruations et la virginité brisée. La douleur et l'angoisse d'élever des fils, le "travail" et la souffrance de porter en son sein. Parmi les malédictions, celle infligée à Ève est certainement la plus pitoyable. À l'homme, le Seigneur annonce fatigue et sueur mais non le travail. À la femme seulement revient une douleur qui est chair et esprit ensemble, douleur aiguë de l'enfantement et mélancolie indéfinissable. À travers l'outrage biblique, à la femme est donnée une perception d'elle et du



monde, dans laquelle le dedans et le dehors se rencontrent, même l'épiderme est bouleversé jusque dans ses fibres les plus cachées. Et comme si Dieu lui aurait dit: «Tu souffriras ici et là, ne prends pas la peine de discerner une douleur de l'autre». C'est comme s'il lui aurait dit encore: «Tu es aux frontières, sois femme de la ligne de démarcation» Oui, telle que tu es, sois la porte d'accueil.

Tout simplement.

Rachab est une femme généreuse. Même son nom – employé comme adjectif il signifie «ample», «large» -, le dit. Elle est toute longanimité. Courageuse aussi. Et elle l'est avec l'inconscience de qui, quand tu la vois, tu ne comprends pas pourquoi elle agit de la sorte: non par peur ni par conviction, ni par idéologie. Elle le fait parce que tel est son instinct. Ce n'est pas la peur, en fait, qui pousse Rachab vers l'ennemi dont elle est sûre qu'il gagnera la bataille. Rachab possède un nom puissant, qui indique l'extension: elle voit et fait davantage que les autres. Elle est prévoyante. Elle s'élançait, avec les yeux et le coeur, un peu plus en avant que les autres. Du toit de sa maison la vue qui s'offre est beaucoup plus étendue que celle des autres: d'une part, la ville avec ses secrets qui se cachent sous les terrasses; de l'autre, le désert et la Mer de Sel et cette Mer des Joncs (Mer Rouge) que les fils d'Israël ont traversée à pied sec, grâce au mérite du Seigneur des Troupes. Rachab sait tout cela; elle l'a vu et entendu, parce qu'elle habite à l'extrême limite de la ville. Sa demeure est une maison fichée dans les murailles, un peu hors et un peu dans les lieux habités. Aux frontières – et des frontières la réalité est plus à facettes, plus ouverte-. Rachab la



voit ainsi: du dedans et du dehors en même temps. Comme sous les limites d'une frontière non métaphorique et pas même imaginaire, cependant tangible: une sorte de contrat des frontières, sont et la corde qui permet la descente des explorateurs de la fenêtre de la propre maison, sur le versant qui s'affaisse sur le désert, et la corde-lière de fil écarlate attachée à la même fenêtre qui lui permet d'être reconnue et sauvée en même temps que sa famille, l'unique dans toute la ville.

Rachab est une équilibriste de l'histoire. Une acrobate sur le fil: que ce soient un tracé de frontière entre un dedans et un dehors, une corde descendue courageusement de la fenêtre, un fil écarlate pour se faire distinguer des autres. Et elle l'est avec grâce, raison, humanité profonde. Sa vertu, la plus forte c'est celle d'être ainsi, sur le fil. Mais justement parce qu'elle se trouve en équilibre le long de cette mince marge, Rachab voit ce qui, aux autres, est caché; elle sent des choses que, celui qui est seulement au dedans, jouissant béatement de son propre monde, n'est pas non plus à même d'imaginer. Du paysage que sa maison, sur les remparts des murailles, lui ouvre devant les yeux, Rachab a vu les prodiges de l'Éternel, a entendu la jubilation d'Israël quand la mer s'est divisée pour laisser passer les tribus fuyant l'Égypte. Dans la ville,

personne ne s'en était rendu compte.

Pourquoi Rachab habite-t-elle là, sur la ligne de démarcation? Pourquoi son histoire est-elle une histoire sur la frontière entre le dedans et le dehors? Elle, appartient à Jéricho mais pas complètement; Jéricho lui appartient, mais non entièrement. Dans une certaine mesure, à juger du lieu et de la manière dont elle se comporte, elle est une étrangère dans sa propre maison. Elle choisit la fidélité à l'ennemi tout en ne trahissant pas pour autant la ville: elle se contente d'offrir en cadeau la vie à deux hommes inconnus, qui, en échange la lui rendront le moment venu. Tout est lié à un fil: d'abord celui qui les fait descendre, puis celui qui la fait reconnaître, elle et sa famille. Si ce ne fut que Rachab habitât presque dans les murailles de la ville, rien de tout cela n'aurait pu arriver. Les explorateurs n'auraient pas trouvé le salut en sortant par la fenêtre, et personne, dehors, se dirigeant à grands pas vers la ville pour la raser, n'aurait pu la reconnaître.

La démarcation c'est son salut.

Mais pourquoi Rachab habite-t-elle aux limites?

D'elle, les racontars disent qu'elle était une «Zonah». Un mot complexe mais aussi choquant. En hébreu, il signifie traditionnellement «prostituée».

Cependant, ce n'est pas une assertion, ni un générique péjoratif. Quelques traductions font de Rachab une «aubergiste». Mieux, elle serait une «nourrice». Le mot «zona» vient quasi sûrement de la même sphère sémantique que celle de nourriture: repas, aliment, ravitaillement. Ce mot a pris – de manière même forte – une connotation indubitablement négative: il



indique tout ce qui, en termes d'amour, est illicite, abject. Idolâtrique. La "zona" est une "pervertie" et une égarée, ce mot est collusion d'abomination. C'est un mot vraiment très fort. Cependant, en filigrane on lit aussi – et sans équivoque – cette idée d'une femme qui nourrit. Tant et si bien que, apitoyés par la fin heureuse de l'histoire, nombreux sont les traducteurs qui ont fait de Rachab un futur membre du peuple d'Israël, une héroïne à la fois de la peur et du courage: précisément, une aubergiste, au lieu d'une prostituée.

De radieux futurs descendants attendent Rachab le long de l'arbre généalogique de l'histoire sacrée. Et puis, elle n'est pas une femme repentie. Rachab n'est pas quelqu'un qui comprend qu'elle a fait et pensé mal jusqu'à un moment déterminé, et qu'à ce moment précis dans lequel l'histoire se fait digne d'être racontée, elle s'amende. C'est tout simplement une femme intelligente et sensible, qui vit aux limites de la ville. Sauvée, elle ne change pas de vie, ni n'accède à de nouveaux sentiments. En elle, il n'y a pas de repentir, seulement – et bien plus – une conscience constante du point du monde dans lequel elle se trouve. Rachab abandonne l'histoire intacte, au point précis où elle l'a recousue avec des points

de suture parfaits, après avoir regardé au loin vers le désert : Jéricho est maintenant entre les mains d'Israël, le peuple poursuit le chemin vers la Terre Promise.

Reste cependant le mystère de cette connexion vitale entre celle qui nourrit et celle qui s'offre. Ce sont des formes diverses, mais voisines, de générosité féminine. Rachab est cependant dévorée par une peur justifiée, quand elle accueille cache et aide à fuir les explorateurs d'Israël. Elle a compris, sans aucune trace de doute qu'ils vaincraient et que, pour survivre, elle a besoin de se ranger du côté des vainqueurs. Mais outre ce sentiment, il y a sa conscience personnelle de femme qui vit aux limites, sur les murailles de la ville, à mi-chemin entre le dedans et le dehors. Ni dedans, ni dehors. C'est cette position très difficile, mais d'une certaine manière privilégiée, qui lui a permis de regarder plus loin que ses concitoyens, dans le temps comme dans l'espace. Mais son histoire n'est pas aussi ingénieuse que sentimentale. Peut-être que demeurer sur la ligne de démarcation fait gonfler le cœur, rend les viscères plus perméables à la compassion. Au fond, Rachab ne fait rien d'autre que tendre une main, au lieu de rebrousser chemin. C'est ce que racontent la corde descendue de la fenêtre, et le fil écarlate qui après quelque

temps continue à pendre à sa place: sa vocation de «zona», c'est à dire de femme qui accueille, soit avec une bouchée de nourriture, soit avec son propre corps.

Dans la Torah, d'autres femmes sont comme elle, en équilibre sur la ligne de démarcation. Mais toutes ne témoignent pas de la même grandeur d'âme. Les deux mères qui s'affrontent dans le jugement de Salomon par exemple (1Rois 3, 16-28), ce sont elles aussi deux créatures prises au hasard, mais, de ce qu'on raconte de leur vie, se déduit un quelque chose de précaire, aux limites de la normalité. Tout, pour elles, est renfermé dans la scène de cette nuit : enfantement, sommeil, allaitement, réveil, mort. Au contraire, être femme aux limites signifie, au fond, permettre que le "dedans" et le "dehors" se rencontrent : et pour cela, il faut un cœur capable d'amour à répandre. Un cœur grand dans la sagesse et dans la faiblesse, admirable mais fragile, flexible comme un jonc qui se plie au premier vent. Un amour comme une ventouse volatile qui se fixe en quelque lieu où elle se trouve, comme ces grains d'arbuste faits d'épine et de poils visqueux, qu'il n'est pas facile de décoller sans se faire mal. Un amour qui transforme chaque jour en élans d'embrassement. Et cœurs plus proches que jamais.

**Sr Marialuisa Buratti**

*Sr Marialuisa Buratti*

